

CHAPITRE IV

Les blancs à Banana. — Une chimbouck d'ivoire. — Un banquet à la factorerie hollandaise. — Promenade nocturne. — Danse des Krouboys. — Les quatre saisons au bas Congo. — Pêche en haute mer ; chasse à la panthère. — Quelques fleurs.

QOMME les divers réparations et les installations définitives des bateaux de la flottille exigeaient le séjour de toute une semaine à Banana, les membres de l'expédition profitèrent de leurs loisirs forcés pour lier plus ample connaissance avec les résidants de la localité.

Dans ces lointaines latitudes, la même origine européenne la même couleur de visage, les souvenirs qui se rattachent à l'existence de tout homme civilisé, assurent aux émigrants qui arrivent l'accueil le plus cor-

dial, l'hospitalité la plus large de la part des blancs qui y sont établis.

Les religions, les castes, les coteries politiques, les nationalités différentes s'effacent devant le titre d'Européen.

La fraternité des peuples trouve dans ces contrées, non une promesse banale, platonique, mais tous les actes généreux et désintéressés que ce beau mot comporte.

Belge, Anglais, Français, Portugais, quiconque appartient à une nation civilisée du globe, qu'il soit millionnaire ou trafiquant, qu'il ait été attiré par l'attrait d'une excursion aventureuse, ou par l'intérêt d'un voyage d'affaires, est, dès qu'il met le pied sur les rives de l'estuaire du Congo, reconnu signor par les muleks, et traité d'ami par les résidants au visage pâle. Les rapports entre blancs peuvent parfois subir quelques modifications par suite d'un séjour prolongé, mais la bonne impression des relations du premier jour reste la même.

Les premiers compagnons européens de Stanley, à Banana, purent apprécier l'exactitude de cette assertion. Recueillis avec empressement et fêtés par tous les chefs des factoreries locales, ils furent surtout l'objet des prévenances les plus délicates de la part de M. A. de Bloeme, gérant de la factorerie hollandaise de la Société commerciale africaine, de Rotterdam.

Cette factorerie, créée en 1869 par M. Kerdyck jeune, s'élevait sur la pointe de Banana et occupait avec ses magasins, ses hangars, ses cours, sa maison principale, un espace d'environ sept cents acres de terrain, à quatre pieds à peine au-dessus de l'eau d'un bras du fleuve; elle comptait un personnel considérable d'employés blancs et noirs, tous amplement pourvus de travail, par suite des affaires très florissantes de la société.

Par son importance commerciale, cette maison était au premier rang de tous les établissements similaires existant au Congo en 1879. M. de Bloeme, son directeur, comptait alors neuf années de service dans ces parages; c'est assez dire combien il était expert dans l'art d'échanger les objets manufacturés de l'Europe contre les productions du littoral occidental et du centre de l'Afrique.

Ces productions varient suivant le climat et aussi suivant les habitants de l'intérieur. Les terres du littoral fournissent de l'huile de palme (obtenue du palmier, *Elaïs guineënsis*), des arachides, du sésame, de la gomme copal, du café, des cocnots, de l'orseille, de la cire, de la gomme élastique, du tabac, de l'écorce de baobab, du caoutchouc.

Kinsembo est le lieu le plus important pour les arrivages de l'ivoire. Ce produit est apporté de l'intérieur par des caravanes, *chimboucks*,

de cent à cinq cents noirs, chargés d'au moins cinquante dents d'éléphant, souvent de plus de deux cents et quelquefois de trois cents défenses. Ces caravanes arrivent à la côte après trois et même quatre mois de marche, vers l'époque des pluies; pendant cette saison, les rivières étant toutes navigables, les noirs mettent à profit ces voies naturelles de communication.

Dès que l'on apprend dans les centres de population côtières qu'une chimbouck d'ivoire est en route, tous les linguistiers (les linguistiers sont des nègres marchands sachant parler soit l'anglais, soit le portugais) sont en mouvement; les uns envoient en courtiers leurs muleks les plus intelligents, les autres vont eux-mêmes chez les blancs chercher les bons de marchandises qu'ils ont en réserve, et tous courent au-devant de la caravane munis de présents qu'ils destinent comme appâts aux porteurs d'ivoire.

Ils s'engagent ainsi fort loin dans l'intérieur, et c'est à qui atteindra le premier la chimbouck, pour obtenir la vente du plus grand nombre possible de défenses. Arrivés tous ou presque tous ensemble auprès des caravaniers, ils livrent de véritables combats pour décider les nègres de l'intérieur, les *matouts*, à suivre tel ou tel sentier menant aux divers villages du littoral où sont établis les blancs. Chacun, pour décider les vendeurs, leur expose avec feu la richesse des Européens établis dans sa tribu, la quantité de poudre et de fusils, de qualité supérieure, que ces *moundelès* (hommes blancs) viennent de recevoir, et fait miroiter à leurs yeux nombre considérable de perles bleues (*bouassa*) qu'ils toucheront pour prix de leur ivoire.

Cette rencontre des linguistiers et des *matouts* s'effectue le plus dans l'intérieur des terres, à un point nommé Kimbala, marché situé à 50 lieues environ de la côte océanique, au sud du Congo.

De ce point, trois sentiers se dirigent vers le littoral : l'un, vers le nord, c'est le moins important; le deuxième vers le sud; le troisième vers San-Salvador (ancienne Banza); ces deux derniers sont les plus fréquentés, car c'est là que viennent les plus riches chimboucks.

Dès que les caravaniers sont, en tout ou en partie, arrivés à l'une des places commerçantes du littoral, ils sont logés et nourris aux frais et dans les maisons des linguistiers.

Leur installation une fois faite, une députation est envoyée chez les blancs. Les ambassadeurs, simples muleks, accompagnés parfois de leur *makrount* ou *m'fuma* (chef) et d'un linguistier habile, s'annoncent aux habitants des factoreries en frappant sans relâche avec un petit bâton sur des *gingons*, cloches en fer qu'ils tiennent à la main.

Autant de gingons, autant de villages différents. Les traitants peuvent donc par le nombre de ces cloches, dont les tintements criards et secs charment plus ou moins l'oreille, juger de l'importance du nouvel arrivage. Chaque députation va de factorerie en factorerie; les noirs qui la composent portent des sabres qu'ils alignent devant les gérants. Ces derniers leur allouent des cadeaux de bienvenue, et les noirs retournent à leur village. Dès lors le marché de l'ivoire est ouvert, les blancs s'apprêtent à acheter.

La fraternité des peuples fait place alors à la rivalité intéressée des commerçants; les blancs ne sont plus amis, ils sont concurrents; ils ne se voient plus entre eux, ils se dénigrent réciproquement, ils déprécient devant les linguistiers les marchandises et les procédés commerciaux des voisins: on croirait assister à des élections présidentielles, aux États-Unis.

Chaque blanc octroie à ses linguistiers de superbes présents, et déploie toutes les ressources de son habileté pour obtenir, en manifestant l'intention d'acheter tout l'ivoire de la caravane à des prix fabuleux, aussi bon marché que possible un nombre parfois très restreint de défenses d'éléphant.

Bientôt une avalanche de matouts noirs de l'intérieur, vêtus de vieux pagnes en paille sordides, les pieds et les mains ornés de bracelets, soit en perles bleues enfilées, soit en fer, les épaules cachées sous des colliers de verroterie mêlée de gris-gris, s'abat autour des factoreries et envahit les habitations des blancs.

Les noirs sont armés de cimenterres en fer forgé et de sagaies; des couteaux sont passés à leurs ceintures; leurs cheveux reluisants, huilés, sont nattés de cent manières, toutes plus originales les unes que les autres, il en est même de fort coquettes. Ils se forment en bon ordre, et précédés de linguistiers, portant sur leurs épaules une défense ou plusieurs suivant leur grosseur, maintenues par quatre petits morceaux de bois travaillés en long et reliés entre eux par des lianes, ils défilent, cortège étrange et pittoresque, devant les chefs des factoreries.

C'est le chef de factorerie qui s'occupe exclusivement pour le compte des maisons européennes du négoce de l'ivoire. L'importance de ce négoce, les pouvoirs qu'il exige, la connaissance des linguistiers et l'expérience des mœurs commerciales des noirs qu'il nécessite, font que le gérant seul peut assumer une si lourde responsabilité. En outre, ce directeur doit savoir acheter toute marchandise précieuse et s'acquitter de cette mission de façon à conserver, à rehausser même son prestige de chef blanc aux yeux des noirs indigènes.

Les linguistiers déposent à terre et déballent en présence du gérant leur fardeau d'ivoire; les *marfoucks* — chefs interprètes des factoreries, au fait des coutumes de chaque maison de commerce, accompagnant toujours les blancs, les aidant dans leurs opérations et leur servant d'intermédiaires près des noirs étrangers à la localité où ils résident — sondent alors une à une, au moyen d'une tige de fer, les défenses à acheter. Cet examen est nécessaire; chaque défense est creuse, en moyenne, jusqu'au tiers de sa longueur totale, et les nègres ne se font pas faute bien souvent d'y tasser de la terre mouillée pour en augmenter le poids.

Le pesage a lieu sous la surveillance des linguistiers; ils s'accroupissent ensuite autour de la marchandise, pour assister, spectateurs flegmatiques, à la discussion que le gérant, après avoir noté les poids et établi ses calculs d'acheteur, ouvre avec les matouts.

Le blanc offre son prix qui n'est jamais accepté d'emblée. Les caravaniers poussent des plaintes lamentables, des hurlements de désespoir, ils crient au voleur pendant des heures entières; et ce n'est qu'après un véritable combat de patience, de ténacité, de ruses, de diplomatie, que le gérant d'une factorerie acquiert selon son désir chaque défense d'ivoire, scrupuleusement examinée, passée de main en main, pesée, soupesée. Le prix se compose d'un certain nombre de fusils, de kilos de poudre et de pièces d'étoffe. Une fois arrêtée, la valeur de la dent s'augmente pour le blanc d'un cadeau à faire au linguistier, présent dont l'importance est encore longuement discutée.

Lorsque toutes les formalités et les précautions de l'achat sont terminées, l'épilogue de cette opération arrive; c'est le quart d'heure de Rabelais pour le blanc: il faut payer l'ivoire acquis. Un linguistier, un matout et un des muleks entrent seuls dans le bureau de la factorerie. De nouveaux combats sont livrés; car le gérant européen, qui s'est souvent laissé aller à promettre un prix trop élevé, cherche par un paiement intelligent à en diminuer l'importance.

Le matout une fois réglé, on lui fait présent soit d'un petit bonnet rouge, soit d'un chapeau de paille quelconque, et on le met à la porte tout doucement, en lui disant dans sa langue quelques paroles qui le mettent en belle humeur. Le linguistier intelligent, rusé, voleur, menteur, outre la commission que lui octroie le blanc, parvient à soutirer au matout des bénéfices nouveaux, en faisant croire au sensible nègre de l'intérieur qu'il n'a rien obtenu du chef de la factorerie.

Nous avons longuement insisté sur les détails relatifs au négoce de l'ivoire, l'un des plus importants commerces de la côte du Congo, depuis la localité

d'Ambriz, sur le littoral, jusqu'à l'embouchure du fleuve. C'est la côte occidentale de l'Afrique qui entre pour la majeure partie dans l'exportation de l'ivoire, matière recherchée par la luxueuse industrie de l'Europe. On estime à 8 à 9.000 environ le nombre des défenses de toutes grandeurs achetées et exportées par les factoreries établies dans ces parages.

La maison hollandaise dirigée par M. de Bloeme présentait, dès le matin du 20 août 1879, non pas l'animation étrange des jours d'arrivée d'une chimbouck, mais un spectacle qui n'était pas sans attrait pour les estomacs valides et pleins d'appétit des membres européens de l'expédition de Stanley.

Des employés blancs de la factorerie distribuaient aux cuisiniers nègres des fournitures pour les repas de la journée, non pas avec la parcimonie habituelle ou plutôt avec la précaution prise en pareille circonstance contre les majordomes noirs gaspilleurs, mais avec une largesse inusitée.

De grands verres pleins de farine étaient remis aux cuisiniers, pour être transformée en autant de petits pains destinés à satisfaire les exigences des palais les plus fins.

Dans les cours, des négresses accroupies devant des nattes garnies de *chicuangos* (petites mottes de farine de manioc pilée et cuite, renfermée dans des feuilles de bananier; on dirait des pains blancs au beurre, mais elles sont moins appétissantes, et dégagent une odeur forte assez désagréable); des jeunes nègres porteurs de poules très petites, attachées en grappe par la patte aux deux bouts d'un bâton; des enfants chargés de tomates grosses comme des cerises, d'oignons, d'œufs, d'aubergines, de manioc, attendaient qu'un des marfouks de la maison, vieux noir fort laid, aux cheveux gris, le visage marqué de la petite vérole, grand et maigre comme un clou, la peau ridée comme un vieux parchemin, arrivât pour leur donner, en échange de leurs denrées alimentaires, des bouteilles de tafia et des brasses de cottonades.

Des Kabindas apportaient de grandes corbeilles chargées de *gingens*, sorte de prunes jaunes, presque sans noyau, cueillies à un arbuste vivace très commun dans la contrée et recherché par les blancs pour former les arcades qui entourent leurs maisons et pour orner leurs cours. D'autres déposaient aux pieds du marfouk un fardeau d'ananas arrachés un peu partout dans les environs de la factorerie; ces plantes sauvages, d'un beau vert, étaient ornées de leur fruit en forme de pomme de pin, le plus fin et le plus succulent des produits végétaux du pays.

Des marécages voisins de la pointe de Banana et des côtes océaniques,

des nègres pêcheurs amenaient de véritables cargaisons de moules d'huitres, de langoustes et d'énormes crevettes.

Le marfouk présidait intelligemment au choix des hors d'œuvre à offrir aux invités de M. de Bloeme. Il refusait aux pêcheurs les huitres de marais, celles qui, attachées en grappes aux branches d'arbres baignant dans l'eau et aux racines des palétuviers, étaient très grosses, mais détestables, d'un goût de vase tel qu'il eût fallu les laisser séjourner plus de huit jours dans l'eau de mer pour les rendre à peu près mangeables; il obligeait les vendeurs à nettoyer, à laver à l'eau salée les grosses crevettes pêchées par eux dans les lagunes marécageuses.

A cette époque de l'année, d'autres fruits, abondants seulement pendant la saison des pluies, ne pouvaient, au grand regret du marfouk, figurer au dessert des Européens. Les grosses oranges, qui sont mûres quand elles sont d'un jaune-vert clair, dont la



ANANAS
DU BAS CONGO.

saveur agréable et légèrement acide en fait un rafraîchissement aussi sain que recherché ; la pastèque, volumineux et commun échantillon des fruits agréables, mais dangereux, du pays ; les petits citrons ronds, très aigres-doux, et les *advocas* des Portugais, fruit vert, mou, côtelé, affectant la forme d'une énorme poire, dont l'intérieur blanc et laiteux se divise en compartiments ; les mangues, les bananes de diverses espèces, la petite, dite banane d'argent qui se mange généralement crue, et celle plus longue, dite banane de cochon, avec laquelle on fait d'excellentes compotes, devaient forcément manquer sur la table, du reste très bien fournie, des déjeûneurs du 20 août, à la factorerie hollandaise.

La salle à manger de ce magnifique établissement présentait, durant l'après-midi de cette journée mémorable, un coup d'œil inusité. Elle rappelait la table d'hôte d'un des plus grands hôtels du boulevard parisien où des voyageurs de tous les rivages, de toutes les nations se rencontrent, un jour, à la même heure, pour savourer les merveilleuses créations de l'art culinaire contemporain.

Des Hollandais, des Américains, des Danois, des Français, des Anglais des Portugais, des Belges, unis par les liens étroits d'un même appétit, et mieux encore dans le but de fêter l'inauguration d'une œuvre grandiose de civilisation africaine, délectèrent les mets exquis dont nous venons de donner une nomenclature incomplète, entremêlés de plats plus résistants confectionnés par un nègre du Congo, suivant les règles de Grimod de La Reynière, d'Antonin Carême, de Brillat-Savarin ou de M. de Cussy. Inutile d'ajouter que le menu surabondant et *extra* de ce déjeuner fut largement arrosé avec tous les vins des meilleurs crus d'Europe, voire avec du vin de palme, liquide léger et blanchâtre, assez agréable au goût, produit du *Raphia vinifera* (cette boisson, fort recherchée par les indigènes, est très capiteuse, enivre, même prise en petite quantité, et rend fou furieux celui qui en abuse).

On dîne, on banquette aujourd'hui, chez les peuples civilisés, pour célébrer solennellement les dates plus ou moins marquantes de l'histoire ; ne pouvait on pas déjeuner à Banana et porter des toasts au succès des premiers champions d'une lutte glorieuse et terrible, la veille du jour où les braves marins de la flottille du Congo allaient affronter les dangers sans nombre d'une redoutable navigation ? Stanley et ses compagnons devaient-ils seuls faire exception à cet usage ? Qui voudrait les blâmer d'avoir, avant d'aborder les travaux formidables d'une entreprise, enjeu de leur santé, peut-être de leur vie, partagé une fois encore en compagnie d'êtres affables et généreux les plaisirs relatifs qu'un siècle de progrès inscrit sur le programme de toutes ses réjouissances ?

L'homme courageux et fort, alors qu'il a pris ses mesures contre les fatigues et les dangers certains du lendemain, n'est-il pas en droit de s'attarder quelque peu aux délices du confort, du bien-être qu'il va quitter pour de longues années?

Nous pouvions ajouter que le désir d'échapper à la domination de pensées trop absorbants, ou empreints des préoccupations vagues, anxieuses, de l'inconnu, nous pousse parfois à la recherche de distractions même futiles, pourvu qu'elles nous soustraient momentanément à tout souci. Tel général, par exemple, dont le plan de bataille est sagement combiné se plaît à jouer au billard deux heures avant l'attaque; ailleurs, dans le fond noir d'un cachot cellulaire, un misérable condamné à mort profite de la générosité de la loi, pour apprécier les talents d'un chef de cuisine, avant de monter sur la sinistre plate-forme.

La gaieté la plus franche ne cessa de régner au banquet de M. de Bloeme. Les visages basanés, cuivrés, des vieux serviteurs blancs de la factorerie hollandaise et des établissements voisins, réjouis par les mets et les vins exquis, tranchaient étrangement sur les physionomies des convives européens que le soleil africain n'avait pas encore marqués de sa rude empreinte. Ces derniers auraient pu se croire toujours en Europe, occupés à fêter l'anniversaire joyeux d'un grand jour, si par les fenêtres entr'ouvertes de la salle à manger un luxuriant paysage africain, la bruyante éloquence d'un fleuve monstrueux et sauvage, les sarabandes effrénées de noirs à qui un gracieux congé avait été accordé, ne leur eussent rappelé qu'ils étaient à Banana.

Devant eux, une cour de la factorerie, transformée en véritable jardin des Hespérides, présentait un de ces décors indescriptibles, que l'imagination d'un peintre essayerait en vain d'enfanter.

Les dernières lueurs de l'astre équatorial coloraient les feuillages variés à l'infini de nombreuses plantes exotiques, chargées de mille fleurs dont les corolles fraîches s'entr'ouvraient toutes grandes pour recueillir la chaleur mourante, et emplissaient de suaves émanations, d'un parfum enivrant où dominait la senteur pénétrante de la neige tombée au pied des orangers et des citronniers, l'horizon empourpré, mobile, passant par toutes les teintes les plus douces, les plus vaporeuses, au gré des caprices du soleil couchant.

Dans cette cour, se croisaient ou se mêlaient les Krouboys, les Kabindas, les nègres indigènes de Banana, employés de la factorerie, qui avaient dévoré, à grands renforts de tafia, des plats de moanda, des mets préparés

sous toutes les formes, mais toujours à l'huile de palme, à la sève jaunâtre du palmier *Elaïs guineensis*.

Les hommes, déshabillés dans leurs atours de gala, portaient le *blélé*, pagne descendant jusqu'à mi-jambe, attaché autour des reins par une ceinture de drap rouge ou bleu ; leurs cous étaient parés de colliers de perles plus ou moins précieuses enfilées dans des barbes d'éléphants ; à leurs poignets s'enroulaient des bracelets en cuivre ou en fer ; un sabre de cavalerie, ou tout au moins un indispensable bâton, un jonc ou un bambou, constituaient leur pacifique armement.

Quelques-uns, plus fortunés que les muleks vulgaires, avaient orné leurs têtes crépues d'un couvre-chef de feutre, volé peut-être, ou dû à la magnificence d'un blanc, et ils avaient collé sur leurs épaules comprimées le drap râpé d'une jaquette reluisante, provenant en ligne directe de la garde-robe fripée d'un Européen.

Les plus rayonnants, les plus fiers, se promenaient orgueilleusement avec un parapluie ouvert à la main. Un parapluie aux couleurs éclatantes, c'est l'idéal du luxe pour le nègre du Congo. Il n'est pas rare de rencontrer un indigène de ces parages, vêtu ou dévêtu d'une méchante loque en paille du pays, flânant majestueusement sur la plage de Banana avec une de ces merveilles de l'industrie des Auvergnats : un parapluie multicolore immense, un riflard de famille destiné à conserver la belle couleur chocolat de la peau d'un négro.

Les femmes avaient, comme les hommes, revêtu le *blélé* ceint aux reins par une sextuple ceinture de perles blanches et bleues ; leurs épaules nues tressaillaient sous les caresses de la brise du soir, mais leurs seins étaient pudiquement voilés par un petit mouchoir rabattu sur la poitrine et noué derrière le dos. Leurs bras, jusqu'au coude, leurs jambes, jusqu'à la hauteur du genou, disparaissaient sous d'énormes manilles en cuivre plein ; et malgré la précaution qu'elles avaient prise de se garnir les chevilles et les poignets de bandes d'étoffe, pour éviter le frottement douloureux et les écorchures occasionnés par cette parure métallique, elles se traînaient avec peine, les pieds gonflés et tout en sang.

Tous les noirs des chimbecks de la factorerie étaient présent à cette fête ; les malades eux-mêmes y assistaient, on les reconnaissait au pagne teint en rouge, confondu avec leur corps également enduit de cette couleur, soit partiellement, soit des pieds à la tête ; on y voyait aussi de jeunes mères nouvellement accouchées, que trahissaient les ronds blancs dessinés sur les tempes, au milieu du front, sur le bout du nez. Ces êtres ainsi barbouillés portaient sur eux toutes sortes d'amulettes, de fétiches, au cou,

aux mains, aux pieds, à la ceinture; une jeune femme, entre autres, avait sous le menton un tel paquet de noix de palme qu'elle était obligée de tenir constamment le nez en l'air.

Imaginez l'effet indescriptible que produisaient ces sortes de monstres bariolés sur les hôtes de la factorerie hollandaise.

Cette vue pittoresque et sauvage à la fois ne valait-elle pas les plus riches décors d'un opéra-comique? Et si la musique discordante, le vacarme épouvantable, le tohu-tohu infernal, ne les eussent littéralement assourdis, les invités de M. de Bloeme auraient pu se croire encore dans la loge de face d'un grand théâtre d'Europe, un soir de représentation de gala.

Enfin l'aubade est terminée; la nuit succède au jour sans transition crépusculaire, les indigènes des deux sexes posent un genou à terre, puis, plaçant la main droite dans le creux de la main gauche, ils agitent les doigts de cette dernière pour saluer les blancs, et se retirent pour gagner leurs chimbecks.

Laissons ces grands enfants — créatures naïves qui viennent d'obéir, dans leur manifestation singulière, à un sentiment de respect envers les hommes d'une race qu'ils reconnaissent supérieure et qu'ils pressentent devoir être utile à leur régénération — goûter sous la toiture végétale des huttes les douceurs d'un sommeil réparateur, pour suivre, au cours d'une promenade nocturne sur le rivage de la crique de Banana, les hôtes si bien traités par la factorerie.

Dans le firmament clair et pur, la voie lactée ressemble à une rivière de diamants; la Croix du Sud brille sur leurs têtes; la Couronne de la Vierge, la Constellation du Corbeau, Orion, fixent le regard par le groupement particulier des étoiles et la vivacité de leur lumière; Sirius a un tel éclat que les tardifs promeneurs peuvent, à la faveur des rayons lumineux qu'il projette, admirer sur les eaux calmes de la baie l'étincelant reflet de millions de mondes suspendus à la voûte céleste au fond bleu noir.

C'est l'heure où l'âme la plus froide se sent remuée par le plus imposant des spectacles, le moment du doute pour le sceptique, l'instant aussi où la vue d'une étoile, commune au ciel de toutes les contrées, ramène la pensée du voyageur européen, errant dans la nuit africaine, au souvenir d'un lointain foyer de famille, de chères affections, d'une mère patrie.

Stanley et ses compagnons, absorbés dans la muette contemplation de ce panorama sublime, allaient devant eux, rêveurs, échangeant à peine leurs impressions diverses, lorsqu'un bruit formidable de casseroles brisées vint tout à coup frapper leurs oreilles.

Un groupe de noirs, composé de Krouboys, tous employés dans les factoreries voisines, se livraient, sous ce ciel enchanteur, aux entrechats les plus fantastiques.

Deux d'entre eux, assis sur un petit banc, tenaient entre leurs jambes des boîtes de conserves défoncées, et à l'aide de deux baguettes ils frappaient à coups redoublés sur ces instruments, tambours économiques qui rendaient un son fêlé et peu harmonieux. Leurs camarades tenant d'une main un sabre de cavalerie ou un tronçon de sabre-baïonnette, de l'autre une machette ou un fourreau, trépignaient en cercle, piaffaient, penchaient leur corps en avant et se balançaient tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Par moment, ils poussaient des hurlements frénétiques, suivis de quelques mots inintelligibles accompagnés de simulacres d'attaque et de défense.

C'était une danse de guerre, mêlée de gestes de défi et de provocation.

Les Européens ne pouvaient se lasser de regarder ces nègres robustes, armés, pirouettant, gesticulant, sous la scintillante clarté des étoiles devant laquelle pâlisait la lumière même de la lune. On eût dit des démons à la peau noire et luisante, dansant une ronde de sabbat près de feux étranges flamboyant dans l'obscurité.

Ces divertissements chers aux nègres se renouvellent fréquemment en juillet, août et septembre. Cette saison, la plus belle de l'année sur le territoire côtier du Congo, offre les conditions les plus favorables pour l'acclimatement des Européens. Durant cette période, le temps est généralement bon, bien que le ciel, sans rayons éclatants, soit presque toujours couvert; une douce brise marine souffle toute la journée; vers le soir, un brouillard assez dense couvre la terre et se transforme pendant la nuit en rosée abondante qui s'évapore aux premiers rayons du pâle soleil du matin.

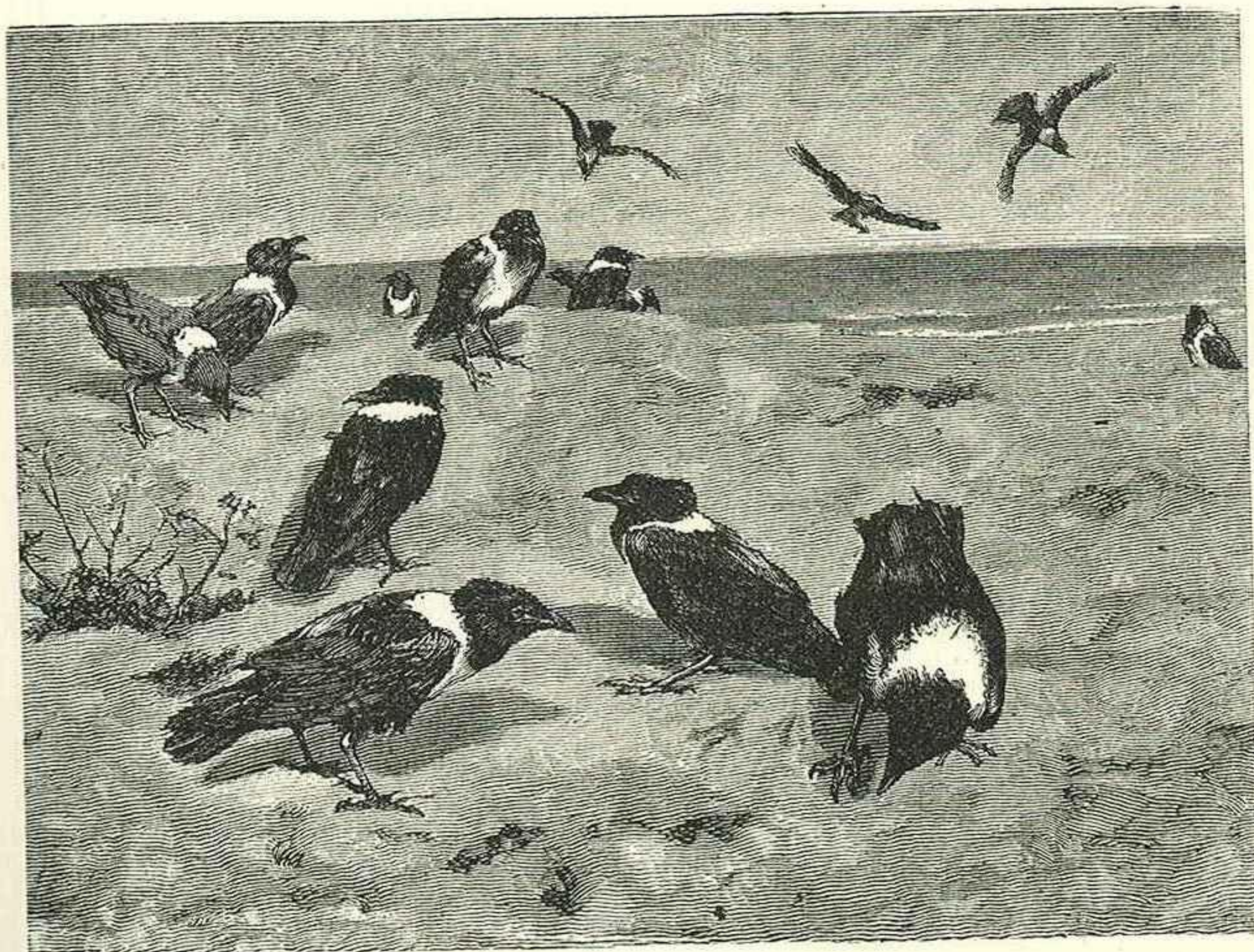
Cette bienfaisante rosée disparaît en octobre et en novembre, car ces deux mois constituent l'époque de l'année la plus pénible, la plus triste et la plus dangereuse pour les Européens établis dans ces parages; c'est la saison des pluies torrentielles et continues.

Il arrive parfois qu'au mois d'octobre un soleil dévorant amollit et rend impropres à tout travail, à toute fatigue, les résidants de la contrée. La brise de mer, tant désirée, se lève certains jours à dix heures du matin, pour finir le soir vers quatre heures. Dès qu'elle disparaît, des nuées de moustiques ou de maringouins, mouches grosses à peine comme la tête d'une épingle, envahissent l'espace et obscurcissent l'horizon. Ces insectes s'introduisent dans la bouche et dans les oreilles et font subir d'atroces douleurs aux hommes les plus robustes.

A cet inévitable désagrément s'ajoutent fréquemment les ennuis moraux

et physiques, causés par de violents *tornados*, orages à la fois terribles et grandioses, dont on ne peut guère en Europe se faire une idée exacte.

D'épais nuages noirs voilent tout à coup l'horizon et plongent dans une obscurité presque complète de vastes espaces des rives du Congo : un fougueux aquilon, qui dans sa course indomptable a franchi, sans diminuer sa force et sa fureur, les terres inexplorées de l'Ogoué, du Kouilou (fleuves au nord du bassin du Congo), passe sur les forêts, les oasis, les vallons et les plaines, courbant les cimes les plus élevées des arbres géants, déracinant leurs troncs robustes, et faisant trembler sous les huttes de paille les



CORBEAUX A COLLIER BLANC (BANANA).

noirs habitants de la contrée. L'air est chargé d'électricité; l'atmosphère est transformée en une gerbe immense et lumineuse, en une traînée sans fin de flammes et de feux; des coups de tonnerre retentissent avec un tel fracas, qu'il semble à chaque instant que la foudre tombe simultanément sur tous les points couverts par l'orage.

Bientôt les nuages se fondent en gouttes d'eau larges, serrées, bruyantes, ravinant les talus mamelonnés des berges, dépouillant les arbres de leur bois mort, de leurs feuilles jaunies, transformant en torrents les paisibles rivières et en marais fangeux les terres dénudées.

Une heure plus tard, le temps est magnifique, un soleil de feu brille dans un ciel sans nuage; une brise fraîche et caressante a remplacé le terrible aquillon.

Mais la pluie torrentielle a remué la boue des marécages et des lagunes, et l'a rejetée sur leurs bords; la chaleur subite, après l'orage, a desséché cette vase noirâtre; les miasmes les plus délétères se sont répandus dans l'air.

Maux de têtes, insomnies, fièvres paludéennes, gastrites, énervement, mauvaise humeur permanente, spleen équatorial, sévissent alors parmi les Européens qui vivent sous ces latitudes. C'est l'âge d'or de la quinine, remède souverain que les blancs absorbent par doses considérables.

Les insulations aussi sont à craindre, et durant ces deux mois les blancs doivent éviter autant que possible de sortir de leurs factoreries.

Le mois d'octobre offre aux naturels du pays l'occasion de récolter le sel dans les marais de la pointe de Banana.

Les négresses seules sont chargées de ce labeur. Lorsque les marais se dessèchent sous l'influence du soleil, elles construisent avec la vase de petits murs qui divisent l'étang en une foule de compartiments de toutes grandeurs. Elles pénètrent chacune dans un carré différent, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pour la vider avec des vases en jonc, tressés de leurs mains. Lorsqu'il n'y a plus dans le marais que quelques centimètres d'eau croupissante, elles l'abandonnent à l'évaporation et trouvent plus tard le fond tapissé de sel cristallisé qu'elles recueillent dans des sacs en paille.

Le sel récolté le plus souvent au prix de fièvres, de rhumatismes, de fluxions de poitrine, que les malheureuses femmes gagnent à ce travail, les naturels vendent fort cher ce produit aux nègres de l'intérieur, qui en sont très friands. Ces derniers le recherchent à tel point, que lorsqu'ils en sont privés dans les tribus les plus éloignées des côtes, ils coupent en petits morceaux les vieux pagnes portés par les habitants du littoral, pour en exprimer, en les mâchant, toute la saveur saline dont l'air de la mer les a saturés!

Par un contraste bizarre, cette époque de fortes chaleurs humides refroidit, glace même les relations courtoises entre les résidants civilisés du Congo.

La sympathie réciproque, le sentiment inexprimable d'affabilité, la confiance immédiate, qui perçaient dans l'accueillante cordialité des blancs de la côte occidentale envers les émigrés de leur race qui viennent de débarquer sous ces latitudes, se transforment, s'effacent. La misanthropie, la nostalgie, tous les fléaux antisociaux imaginables caractérisent les maladies

morales auxquelles sont alors en proie ces braves gens, énervés, aigris, impuissants à chasser le souvenir des heures moins pénibles passées sous le ciel si clément du pays natal.

Leurs habitations deviennent le repaire des *salalés*, fourmis blanches. Ces insectes innombrables et voraces rongent les poutres, les traverses, s'attaquent sans distinction à tous les bois, et transforment en éponges les solives qui supportent, dans les magasins des factoreries, les rayons sur lesquels sont rangés les tissus. Poursuivant leurs ravages, ils rongent par le milieu les plus belles pièces d'étoffe, tendant toujours à gagner l'endroit le plus épais, le plus serré.

Les fourmis construisent leurs nids avec une matière qui prend à l'air la dureté de la pierre; elles enlacent de ces chaussées voûtées les objets auxquels elles s'attachent et sont ainsi à l'abri de toute attaque. Dans les contrées marécageuses, les blancs, pour échapper à ces insectes, véritable fléau, sont obligés d'enduire de goudron, renouvelé chaque matin, toutes les planches de leurs factoreries.

Ces parasites incommodes, mais nullement dangereux, ne sont pas, hélas! les seuls êtres nuisibles que les blancs rencontrent au Congo.

Les scorpions hantent par millions toutes les constructions servant de combles, ou d'entrepôts de vieilleries, aux commerçants du pays. Le sol en est littéralement couvert; les noirs osent à peine marcher sur ces scarabées hideux, toujours prompts à se venger cruellement de ceux qui osent troubler leurs évolutions.

Le scorpion marche, rampe presque, en ayant toujours soin de relever la griffe menaçante, chargée de venin, dont sa longue queue est armée. A l'aide de ce dard l'ignoble animal, traverse la semelle naturelle, souvent épaisse d'un centimètre, durcie comme la corne, qui fait partie du corps des noirs allant toujours pieds nus, sur le sable brûlant ou par les chemins épineux.

Cette piqûre très douloureuse engourdit le membre blessé et occasionne des élancements dans le corps tout entier. Le mulek assez malheureux pour en éprouver les effets se venge, mais un peu tard, en saisissant, étreignant fortement entre ses doigts la griffe de l'animal qui se débat impuissant, se tortille et meurt en essayant vainement de pincer avec ses mandibules de devant, rappelant ceux de la langouste, les phalanges de sa victime justement irritée.

Dans les bureaux, dans les cuisines, dans les cambuses et les armoires, l'agile cancrelat à l'odeur repoussante, à l'aspect répugnant, dévore le papier, les torchons et le linge; puis il va grossir dans tous les coins,

comme certaines mouches en des lieux qu'il n'est pas nécessaire de désigner davantage, les tas d'un roux douteux que forment ses hideux congénères.

Dans les parois crevassées des chimbecks nichent en paix les scolopendres et les inoffensifs *zephronias* aux mille pattes imperceptibles.

Souvent un mulek, envoyé par son maître à la recherche de toiles ou de papiers d'emballage relégués dans le fond des pièces mal éclairées d'une factorerie, voit, à sa grande frayeur, un serpent, reptile magnifique mesurant de 1 mètre à 1 mètre 50, dresser sa tête menaçante et entr'ouvrir sa large bouche écumante de blanc venin.

Remis de son effroi, le mulek courageux presse d'une main l'animal, de l'autre saisit le cou entre ses doigts, serre de toutes ses forces et tire à lui; le serpent s'enroule alors autour de son bras nu; le mulek ne sourcille pas au contact de ce ruban glacé qui glisse, frotte, se tord en spirale et l'orne pour un instant d'un bracelet multicolore.

A tous ces hôtes, si nuisibles et parfois si redoutables des factoreries européennes, il faut ajouter les invasions désastreuses des rats en décembre.

Quelles atroces nuits on passe à Banana, à cette époque de l'année ! Les moustiques, les maringouins, non contents d'obliger les blancs à se coucher ensevelis sous les mailles étroites d'une moustiquaire, luttent, avec les rats, pour chasser le sommeil des paupières de l'homme brisé par les labeurs d'une journée bien remplie.

Les rats, par bataillons serrés, envahissent les chambres à coucher; on les entend grimper sur les toilettes, boire bruyamment dans les pots à eau, dégringoler dans les cuvettes, fureter, grignoter partout. Le bruit de leurs griffes sur la porcelaine, leur cri agaçant, le grincement du papier qu'ils ravagent, obligent mille fois, dans le cours des heures obscures, les occupants des lits à se lever furieux, exaspérés, pour livrer un combat aux lâches tapageurs qui décampent, glissent, sautent de tous côtés, en effleurant parfois de leurs corps mous, visqueux, les légers vêtements de leurs ennemis victorieux. Le silence renaît un moment; les rats, bientôt revenus, mêlent aux ronflements des dormeurs le vacarme endiablé de leurs affreux bruissements.

Enfin, janvier arrive; avec quelques beaux jours, reparaissent des nuits plus sereines et des pensées plus riantes. Les insectes et les rats sont encore un détail quotidien de la vie, mais le ciel est pur, la saison moins humide, les *Europo-Congois* opposent aux ennuis matériels et moraux de leur existence des distractions actives, des excursions de pêche en haute mer et

sur le Zaire, des chasses en forêt aux fauves léopards, ou sur les eaux du fleuve aux gigantesques caïmans.

Les petits vapeurs, que les factoreries françaises et hollandaises de Banana occupent d'habitude à répartir dans les diverses maisons commerciales échelonnées le long du fleuve les marchandises apportées d'Europe par les navires et à en rapporter les produits qui formeront les chargements de retour des steamers ou des voiliers européens, sont chauffés dès le matin d'une journée qui s'annonce remplie de promesses de beau soleil et de mer tranquille.

Les chefs des factoreries prennent passage sur ces navires. De toutes les anses du fleuve sinueux, des canots, aux parois peu épaisses, longs de 5 à 6 mètres, formés de deux troncs d'arbres creusés, sciés sur la moitié de leur longueur et attachés côte à côte par des lianes résistantes, glissent sur les eaux calmes, emportant chacun deux nègres robustes, gaillards bien découplés, grands, élancés et souples, hardis marins et pêcheurs habiles à lancer le harpon.

La flottille s'ébranle et double la passe du cap Padron. L'Océan déferle doucement ses vagues harmonieuses sur la rive, sans opposer de résistance au courant rapide du Congo qui trace une traînée grisâtre au milieu de leur chaîne bleue.

Les vapeurs amiraux de l'escadre de pêche ont stoppé soudain. Entre les eaux claires et transparentes, les pêcheurs ont vu miroiter les reflets argentés des écailles d'innombrables poissons, dont les files, serrées comme un vrai banc de sable, font hésiter les flots réguliers et paisibles.

C'est un passage, un banc de sardines, qui va remplir, ample provision, le ventre vide des pirogues. Celles-ci, pagayées vivement par les nègres qui les montent, arrivent ensemble sur la lame au-dessous de laquelle nagent en masse les poissons. Les harponneurs noirs, debout sur une étroite planchette à l'avant des embarcations, balancés au hasard des mouvements de la vague, lancent à tour de bras des instruments formés de plusieurs baguettes pointues en bois très dur, reliées ensemble à des manches auxquels sont attachées des cordes fixées aux canots. Chaque fois les baguettes sont retirées des eaux, ramenant transpercés des poissons qui frétilent. La pêche est promptement terminée; les canots retournent bondés au port, jetant à la brise marine les sons désaccordés de leurs chants d'allégresse.

Un autre jour, sur les rives du fleuve, les blancs vont en flânant suivre les résultats de la pêche des nègres qui ont tendu l'épervier aux habitants des eaux. Les immenses filets ramenés sur les berges enserrant des *bagrés*

ou des *Polypterus*, poisson très commun, rempli d'arêtes, dont le dos est armé sur la partie inférieure de neuf nageoires épineuses, la mâchoire supérieure prolongée en forme de scie, et le corps recouvert d'écailles zébrées.

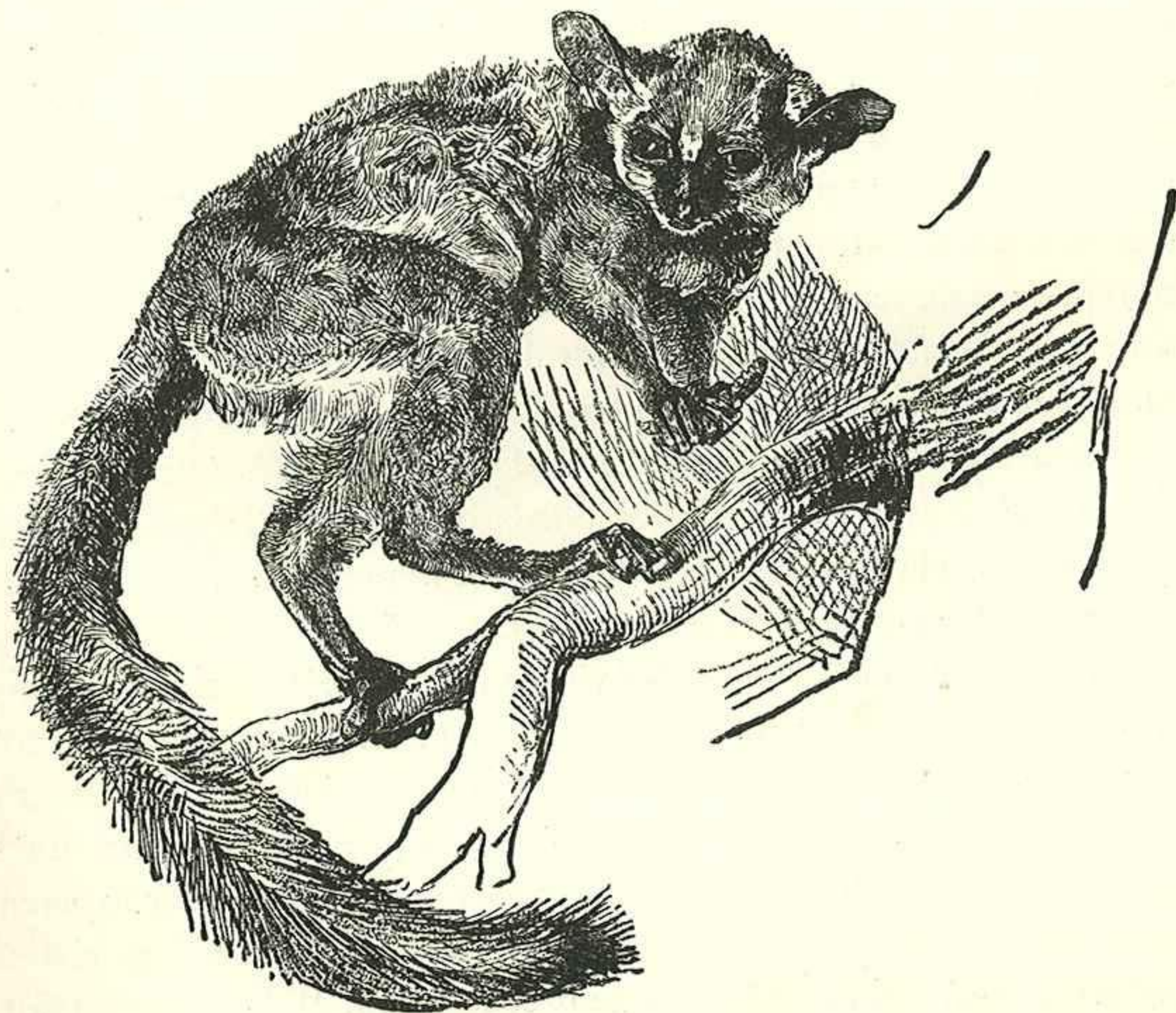
Ils remarquent quelquefois un *Serrasalmus piraya* ou un *Erithrinus macrodon*, poisson très abondant sur les côtes orientales de l'Amérique du Sud et dans les fleuves des Guyanes (les spécimens de cette espèce, égarés dans les eaux du Congo, mesurent jusqu'à 3 pieds et demi de longueur; leur corps est coloré de rose-topaze sur la partie supérieure et leur ventre est gris clair), et d'autres curieux poissons, dont l'un, aux nageoires prolongées en forme d'éventail et l'extrémité inférieure du corps arrondie en tuyau, est d'un aspect très original.

Dans les marais de Banana, la pêche moins riche en poissons précieux n'offre pour les blancs aucun attrait. Les indigènes la pratiquent avec des nasses, ou bien de la manière suivante : ils fichent dans la vase des piquets assez rapprochés autour desquels ils entortillent des lianes qu'ils relient avec de grandes herbes. Cette inextricable barrière contourne un vaste espace du marais. Le menu fretin s'engage et se débat, sans pouvoir en sortir, dans les mailles très serrées de ce filet ligneux. Sa prise est dès lors jeu d'enfant. Les naturels s'en contentent, car ils trouvent excellente la chair puante de la fange des poissons de marais.

Des distractions, mêlées de péripéties émouvantes, de scènes souvent dramatiques, sont réservées, sous ces latitudes, aux disciples fervents de saint Hubert. La forêt vierge, avec ses taillis serrés, marécageux et pleins de plantes épineuses, son clair-obscur, ses ravins dangereux cachés sous les lianes; le bois touffu avec sa voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil; l'oasis parfumée avec ses entre-lacs de feuillage exotique; le littoral océanique avec son sable ensoleillé; les bords des étangs, les berges des fleuves, les plaines incultes ou défrichées, appartiennent avec leur gibier de toute espèce aux Nemrods assez audacieux pour affronter les fatigues et les dangers d'une excursion de chasse en territoire du Congo.

Dans les environs de Banana notamment, on rencontre, au hasard des plaines couvertes d'une herbe drue et d'un si beau vert qu'elles paraissent autant de tapis de velours, des broussailles mystérieuses, des buissons de dattiers nains, des filets capricieux d'eau douce glissant sous le gazon ou se perdant dans les escarpements boisés des précipices, d'étroits sentiers tracés par les bêtes fauves ou par les nègres chasseurs, routes qui se croisent, se bifurquent, se replient sur elles-mêmes et toujours aboutissent à des repaires giboyeux.

Vers le soir, le cri des pintades et des perdrix rouges venant remiser sous bois trouble le silence des fourrés. Les roucoulements des tourterelles de Barbarie, l'aimable chant des colibris gazouillant leur adieu au soleil qui s'enfuit, résonnent sous les voûtes boisées. Des écureuils se pourchassent dans les branches, s'arrêtent court, se lancent dans l'espace suspendus par une patte, s'élancent de nouveau et par bonds plus rapides, font mille contorsions gracieuses, prenant des poses méditatives, tragiques ou désopilantes, et remplissent les airs de leurs cris stridents pareils à des rires de gaieté.



ÉCUREUIL DU CONGO.

Au bord des berges arides, parmi les champs tristes et déserts, les noirs corbeaux à collier blanc dévorent, s'acharnant parfois sur les carcasses puantes d'animaux. Dans les airs planent les aigles au-dessus des milans et des éperviers.

Bientôt c'est l'heure où les oiseaux se pelotonnent frissonnants au plus épais des taillis, où les écureuils cessent leurs ébats, où les représentants de la race féline, les chats-tigres et les panthères, dominant de leurs miaulements féroces les aboiements prolongés du chacal répondant aux ricanelements de l'hyène.

Les fauves se mettent en chasse, et parfois leurs sauvages accents de triomphe annoncent qu'ils ont égorgé une faible proie qu'ils déchirent à belles dents.

Quelle aubaine pour les amateurs passionnés de cette guerre où l'homme, armé d'un snider, peut braver la force musculaire puissante des animaux les plus féroces et les plus indomptables, et la rapidité d'êtres gracieux, aux couleurs chatoyantes, à la chair fine et savoureuse!

Les négociants blancs établis à Banana organisent assez rarement des campagnes en règle contre ces hôtes nombreux de leur région. Absorbés par leurs affaires commerciales, ils hésitent à se livrer trop souvent aux rudes fatigues qui sont la suite inévitable de telles chasses, quand elles n'entraînent pas des conséquences plus fatales et plus irrémédiables.

D'autres fois, l'un d'eux part à pied de bonne heure, armé d'un bon fusil, emmenant un mulek porteur de ses provisions consistant en quelques biscuits, une poule rôtie et deux bouteilles de vin. Ils gagnent le petit bois qui couvre la colline située au nord de la localité, tirant par-ci, par-là, quelque menu gibier inoffensif. Ils ont marché longtemps, l'heure avance, la faim commence à les talonner; ils se séparent pour chercher un endroit où ils puissent dresser le couvert afin de déjeuner, c'est-à-dire pour trouver quelque délicieuse clairière sur les bords d'un joli ruisseau, où le gazon moelleux leur servira de siège et de table à manger. L'endroit charmant découvert, les deux compagnons de chasse se réunissent et procèdent avec un vigoureux appétit à l'attaque des vivres emportés le matin, en attendant qu'une part du butin empruntée à leur gibecière ait promptement apprêtée, pris sur un grand feu de broussailles, une teinte appétissante de gibier rôti.

Soudain, à quelques pas de leur salle à manger pittoresque, un hôte inattendu s'arrête, s'accroupit sur ses quatre pattes et regarde fixement les dîneurs en se battant les flancs de sa queue nerveuse. Les chasseurs effrayés prennent leurs fusils, épaulent et font feu. Mais l'émotion fait dévier leurs armes, et l'animal furieux, une agile panthère, bondit vers l'un d'eux pour le terrasser.

L'imminence du danger rend aux deux hommes tout leur sang-froid. Le blanc plus courageux tâche de saisir l'animal à la gorge et de lutter corps à corps avec lui, tandis que le nègre, choisissant un instant favorable, transperce à bout portant, par un adroit coup de feu, le féroce animal qui s'affaisse épuisé.

Le cadavre de la bête, placé par les chasseurs sur des bambous reliés ensemble par des lianes, est triomphalement amené à Banana. Toute la noire gent du village vient voir, injurier et battre le corps privé de vie

d'un animal devant lequel elle eût fui lâchement, sans nul doute, si elle l'avait rencontré vivant.

Que d'anecdotes, d'études de mœurs, de descriptions infinies nous pourrions puiser encore dans le trésor intarissable des événements, des labeurs, des loisirs, des souffrances, des joies, des divertissements, des ennuis qui marquent chaque jour dans l'existence des blancs et des noirs fixés sur les rives du Congo, près de la côte occidentale africaine !

Mais en essayant de relater les phases diverses de la température, la marche rapide du temps, nous nous sommes laissé emporter en haute mer avec des pêcheurs de sardines, au bois, avec des chasseurs de panthère ;



CAMOENSIA MAXIMA.

il nous faut maintenant passer soudain aux déluges de février et de mars, pour donner un léger aperçu des saisons sous ces latitudes à nos lecteurs impatients, et les inviter à faire appel à leur imagination fertile pour suivre avec profit la description des plus ravissants, des plus enchanteurs, des plus délicieux paysages qu'un printemps équatorial fait éclore loin d'eux, sous les effluves brûlants d'avril et les caresses de mai.

Nulle plume ne peut retracer l'éblouissant coloris que la flore africaine, revivifiée par les fraîcheurs dernières, épand à profusion sur le sol plantureux de cette belle contrée. En divers points, les renoncules, les clématites, les hibiscus, les plumbagos, les héliotropes indica, les convolvulus, mille

différentes espèces de solanées, de plantes remontantes, d'arbustes à feuilles caduques, étalent sur le tissu vert des lianes ou sur les plaines gazonnées leurs pétales multicolores, veloutés et resplendissants sous les ardeurs du soleil palliées par la brise rafraîchissante.

Le *Lonchocarpus* masse en buissons ses bouquets mauves et son feuillage, le *Rhyncosia* déroule ses flots carminés, et le superbe *Camoensia maxima* reflète dans l'azur liquide des rivières et des ruisseaux la corolle d'argent de sa fleur poétique.

Les orchidées dorées offrent en abondance sur ce sol un splendide représentant le *Lissochilus giganteus*, l'un des plus magnifiques membres de la flore du haut Congo.

Et sur toutes ces fleurs, déployant au soleil leurs ailes diaphanes, des papillons, arcs-en-ciel véritables dont il est impossible de détailler les espèces et les nuances infinies, des myriades d'insectes dorés, verts, jaunes, rouges, voltigent, planent, se reposent un instant, s'enivrent de leur suc, de l'éclat de leurs couleurs vives, avec des froissements imperceptibles, des murmures indéfinissables.

Linné, Buffon, de Jussieu, devraient ressusciter pour classer, dénommer et décrire toutes les merveilles qui vivent, croissent, fleurissent, grandissent, voltigent, volent, courent, bondissent, rampent et meurent, avec le retour périodique des saisons, sur cette vaste région africaine, riveraine de l'estuaire du Congo, d'où, les premiers envoyés du Comité d'études vont sous la direction de Stanley, cicerone expérimenté, s'élancer à la conquête d'un courant parfois indomptable, et toujours périlleux.

